

CESM 1329/3e

117

DON BOSCO

Prêtre, Fondateur de la Congrégation des Salésiens

(SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES)

1329

NOTICE SUR SON ŒUVRE

L'ORATOIRE DE SAINT-LÉON A MARSEILLE

ET

Les Oratoires Salésiens fondés en France

PAR

L'ABBÉ L. MENDRE, PRÊTRE



MARSEILLE

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE MARIUS OLIVE

RUE SAINTE, 39

1879

Cesm 1329/3e

DON BOSCO

Prêtre, Fondateur de la Congrégation des Salésiens

(SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES)

NOTICE SUR SON ŒUVRE

L'ORATOIRE DE SAINT-LÉON A MARSEILLE

ET

Les Oratoires Salésiens fondés en France

PAR

L'ABBÉ L. MENDRE, PRÊTRE



MARSEILLE

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE MARIUS OLIVE

RUE SAINTE, 39

1879

IMPRIMATUR :

Massiliae, die VI^a Martii 1879,

A. PAYAN D'AUGÉRY,

Vic. Gén.



DON BOSCO

Prêtre, Fondateur de la Congrégation des Salésiens

(SAINT FRANÇOIS-DE-SALES)

SON ŒUVRE, L'ORATOIRE SAINT-LÉON A MARSEILLE

ET

Les Oratoires Salésiens en France

Le 8 décembre 1841, dans la sacristie de l'église de Saint-François d'Assise, à Turin, un jeune prêtre se préparait à célébrer la sainte Messe. Il n'était pas encore revêtu de tous les ornements sacrés, quand il fut tout à coup arraché aux pensées pieuses que lui inspiraient et les saints mystères qu'il allait accomplir et la tendre dévotion que, dès ses plus jeunes années, il avait eue pour la Bienheureuse Vierge Marie, dont l'Eglise Universelle célébrait, en ce jour, la Conception Immaculée. Un pauvre enfant, couvert de haillons et portant sur son visage les traces évidentes d'un jeûne prolongé, s'était, depuis quelques instants, introduit dans la sacristie :

— Viens servir la Messe, lui avait dit le sacristain en l'apercevant.

— Je ne sais pas la servir ! avait-il répondu en rougissant.

— Viens, te dis-je, il faut que tu serves la Messe, répliquait le sacristain, dont la voix, ordinairement peu harmonieuse, avait déjà retrouvé les accents des jours de mauvaise humeur.

— C'est impossible, répondait le malheureux, je ne l'ai jamais servie !

Cette réponse, bien naturelle et bien simple, exaspéra le sacristain. Sa colère fit explosion et ses rudes mains, ses pieds que recouvraient une chaussure qu'un montagnard n'eût pas dédaignée, servirent sa fureur et administrèrent au pauvre enfant une correction d'autant plus brutale qu'elle était moins méritée.

— Pourquoi frappez-vous cet enfant ? dit aussitôt le prêtre ; quel mal vous a-t-il fait ?

— Pourquoi vient-il dans la sacristie, s'il ne sait pas servir la messe ? répondit, non sans impertinence, l'irascible sacristain. L'enfant s'était enfui.

— Courez après lui, dit le prêtre ; sachez que c'est mon ami, et dites-lui que je veux absolument lui parler.

Le sacristain, (plaidons en sa faveur les circonstances atténuantes), ne fut pas moins prompt à obéir qu'il avait été prompt à se fâcher. Il courut après le pauvre jeune homme qui, croyant

recevoir un supplément de correction , fuyait plus vite encore. Quelques instants après cependant, ils étaient dans la sacristie.

— As-tu entendu la sainte Messe ? dit affectueusement le prêtre ; et sa main paternelle essuyait dans les yeux du pauvre enfant, les larmes dont les mauvais coups du sacristain les avaient remplis.

— Non , répondit-il.

— Viens donc l'entendre , et je te parlerai , après , d'une affaire qui certainement te rendra très-heureux.

En agissant ainsi, le jeune prêtre désirait surtout effacer la fâcheuse impression que la conduite du sacristain pouvait laisser à jamais dans l'esprit de ce malheureux enfant, et le transformer aisément, plus tard, en ennemi acharné de toutes les personnes et de toutes les choses de l'Eglise. Il ne pouvait soupçonner que Dieu mettait entre ses mains la première pierre d'un magnifique édifice.

Après la sainte Messe, le prêtre s'efforça, par les paroles les plus affectueuses, de faire oublier au pauvre enfant les fâcheuses impressions qui avaient rempli les premiers instants de la journée.

— Mon bon ami , lui dit-il , comment t'appelles-tu ?

L'enfant , dont le cœur était déjà gagné, répondit sans hésiter :

— Barthélemy Garelli.

— De quel pays es-tu ?

— Je suis d'Asti.

— Ton père et ta mère sont-ils encore vivants ?

— Non ! répondit l'orphelin , et une larme mouilla sa paupière, larme recueillie, essuyée aussitôt par la main du prêtre.

— As-tu fait ta première communion ?

— Pas encore ! . . .

— T'es-tu déjà confessé ?

— Oui , quand j'étais petit.

— Mais , vas-tu au catéchisme ?

— Je n'ose pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que les enfants y sont beaucoup plus instruits , quoique plus petits que moi , et j'ai honte de me mêler à eux !

— Mais , si je te faisais moi-même le catéchisme et pour toi seul , serais-tu disposé à l'écouter ?

— Oh ! bien volontiers ! et la figure du pauvre enfant s'illumina d'un premier rayon de bonheur.

— Veux-tu que nous commençons ?

— Volontiers !

Le prêtre fit le signe de la croix. L'enfant ne put faire comme lui ; et cette première séance de catéchisme fut employée à apprendre à ce malheu-

reux , comment il faut faire ce signe sacré , que tous les enfants apprennent sur les genoux de leur mère , que lui aussi avait certainement appris un jour , mais qu'il avait oublié dans les jours déjà nombreux d'une misère partout repoussée.

L'entretien se prolongea pendant une demi-heure. Le prêtre adressa au pauvre enfant quelques paroles d'encouragement. Il fut affectueusement convenu que le dimanche suivant, ils se retrouveraient dans l'église de Saint-François d'Assise. L'enfant devait, si c'était possible , amener tous ses camarades aussi malheureux que lui ; et le prêtre promettait de prodiguer à tous, les soins que son cœur lui avait fait donner à un seul.

L'enfant , le pauvre orphelin, fut fidèle au rendez-vous, et le dimanche suivant, il revint, mais il n'était pas seul. Son front rayonnait de joie : quelques enfants, non moins malheureux que lui, le suivaient, désireux de connaître le jeune prêtre et de recevoir ses affectueux enseignements.

En apercevant ces pauvres enfants, dont la misère matérielle lui parut, tout à coup, une faible image d'une misère morale bien profonde , le jeune prêtre eut, à cet instant, comme une révélation de la mission particulière que le Père de famille lui réservait dans son champ , que Notre-Seigneur lui destinait dans son Eglise. Ce jeune prêtre c'est Don Bosco , le pieux fondateur de la

Congrégation de Saint-François de Sales , dont le but premier est de s'occuper de toutes les OEuvres qui se rapportent aux enfants des ouvriers et des pauvres (1). Si nous avons longuement raconté ce fait, c'est qu'aujourd'hui plus de trente mille jeunes gens, non moins malheureux que Barthélemy Garella, sont, comme lui, instruits, élevés, et gagnent noblement leur pain de tous les jours, parce qu'ils ont eu le bonheur de rencontrer, sur la route de leur misère , Don Bosco et ses coopérateurs. Nous n'avons pas entrepris de faire ici le panégyrique de ce vénérable prêtre. Sa modestie ne nous pardonnerait pas nos éloges, et nous sentons surtout , qu'il nous serait trop difficile de parler dignement d'un tel sujet. Nous nous adressons aux âmes animées du saint désir de favoriser les OEuvres vraiment catholiques ; et si nous ne leur parlons pas des vertus de Don Bosco, il nous suffira de faire connaître ses OEuvres. Qu'il nous soit encore permis cependant , de raconter un fait qui , s'il trahit les vertus de Don Bosco, servira à faire comprendre plus aisément le succès merveilleux que la Providence lui a accordé.

Dès les premiers mois de son sacerdoce , Don Bosco , cédant à cet instinct divin qui lui faisait aimer plus particulièrement les enfants pauvres ,

(1) Don Bosco est né à Castelmoro d'Asti (Piémont), le 15 août 1815.

s'était fait l'apôtre des jeunes détenus. Des permissions spéciales lui furent royalement concédées par les princes de l'antique maison de Savoie. Il put librement pénétrer dans les prisons et réchauffer, du feu de son âme sacerdotale, ces pauvres jeunes cœurs déjà glacés par le vice. Sa parole ardente ranima, dans ces intelligences flétries, la lumière des vérités éternelles; et ces pauvres malheureux apprirent à aimer leurs chaînes et à se soumettre, avec une pieuse résignation, au châtement qui leur était imposé. Une année, les 350 jeunes détenus de Turin suivirent les saints exercices d'une longue retraite. Ces malheureux enfants, il n'est pas besoin de le dire, furent touchés par la grâce de Dieu; tous obéirent à son influence, et tous furent heureux de s'approcher de la sainte Table. Don Bosco admirait en silence les merveilles dont il était l'instrument, et le désir qu'il avait de tout rapporter à Dieu, de rendre aussi éclatante que possible l'action de la grâce divine sur ces pauvres âmes, lui inspira tout à coup un de ces projets qui, on le reconnaîtra bien vite, ne peuvent germer que dans l'esprit d'un saint, habitué à arracher à Dieu des miracles. La veille de la clôture de la retraite, Don Bosco se présenta au Directeur de la prison.

— J'ai une faveur à vous demander.

— Parlez, mon Père.

— Demain, vous m'ouvrirez toutes les portes de la prison et vous me laisserez aller ; avec tous vos jeunes détenus , faire une promenade jusqu'à la villa royale de Stupinigi. C'est une récompense que je veux accorder à ces pauvres enfants qui, tous, ont été si dociles aux saintes influences de la retraite.

Le Directeur de la prison, stupéfait en entendant un tel langage , regarda d'abord silencieusement Don Bosco ; puis, oublieux du respect qu'il devait au saint prêtre et incapable de maîtriser son émotion :

— Mon Père ! . . . mon Père ! . . . mais . . . vous êtes fou ! . . .

— Non, mon ami, je ne suis pas fou. Pouvez-vous m'accorder cette faveur ?

— Non ! non ! cela m'est impossible. Le ministre du roi, seul, le pourrait ; mais, y pensez-vous, mon Père ? quelle folie ! . . .

— C'est bien , répondit Don Bosco ; puisqu'il en est ainsi , j'irai trouver le ministre, et je lui demanderai cette faveur.

Ils se séparèrent ; nul au monde n'eût pu persuader alors au Directeur de la prison, que Don Bosco n'était pas fou.

Ratazzi était alors ministre. Don Bosco lui était connu. Déjà même, ayant entendu parler des œuvres merveilleuses que ce pauvre prêtre accomplissait au milieu des plus malheureux enfants des ouvriers, il avait prélevé en sa faveur une part des

aumônes ministérielles. Sa première pensée, en voyant entrer Don Bosco, fut qu'il allait avoir une nouvelle occasion de faire preuve de générosité.

— Que désirez-vous ? dit le ministre au jeune prêtre.

Et Don Bosco exposa avec une sainte naïveté, le but de sa visite. Comme le Directeur de la prison, Ratazzi ne pouvait en croire ses oreilles. Don Bosco réitéra sa demande et le visage du ministre devint triste :

— Pauvre malheureux, dit-il, vous êtes fou !

— Non, répondit avec calme Don Bosco, je vous demande cette faveur et, je vous en supplie, ne me la refusez pas.

— J'y consens, dit le ministre, mais cinquante carabiniers seront en tête de la troupe, cinquante à droite, cinquante à gauche, cinquante enfin fermeront la marche et recueilleront les retardataires.

— Je ne veux pas un seul carabinier, répondit Don Bosco, je ne vous demande que la faveur d'accomplir librement notre promenade, à la villa royale de Stupinigi.

Le ministre n'osa pas résister à l'humble prêtre. Le lendemain, après avoir fait la sainte communion, les 350 jeunes détenus voyaient s'ouvrir devant eux les portes de leur prison. Comme une troupe d'oiseaux, ils sortirent joyeux de leur affreuse cage. La journée s'écoula rapidement et les habitants de

Turin, qui le matin les avaient vus partir, furent très-étonnés en les revoyant aussi nombreux le soir. Pas un ne manquait à l'appel ; ces 350 enfants rentrèrent en prison en même temps. Le Directeur, le ministre Ratazzi en manifestaient leur surprise. Bénissons Dieu, disait Don Bosco, qui, une fois de plus, a daigné se servir du dernier de ses prêtres, pour montrer combien sa grâce est puissante quand elle règne dans un cœur.

Ce fait paraîtra sans doute extraordinaire. Il suffit certainement à démontrer l'influence que Don Bosco avait sur le cœur des enfants et donne à ce prêtre une place distinguée parmi tous ceux qui, dans l'Eglise, ont surtout répété la parole du divin Maître : *Sinite parvulos venire ad me*. Laissez venir à moi les petits enfants.

Don Bosco vit rapidement s'accroître le nombre des compagnons de Barthélemy Garelli. Deux ou trois mois après l'événement que nous avons raconté, on les comptait par centaines. Ils accouraient joyeusement dès le dimanche matin. Don Bosco, dont la pauvreté égalait le zèle, n'ayant pas une pierre où reposer sa tête, allait comme notre divin Maître que la foule suivait partout. Notre Seigneur n'avait pas à sa disposition une maison où Il pût réunir les personnes avides de ses enseignements. Il parlait, ce doux Sauveur, tantôt sur les grandes routes, tantôt sur les places publiques, tantôt sur les

bords de la mer, sur les pentes escarpées des montagnes, dans les plaines du désert. Sa divine parole était surtout adressée aux pauvres, aux malheureux, aux délaissés. Ainsi pendant longtemps dut faire Don Bosco. Le dimanche matin, il se rendait, de bonne heure, devant l'Eglise Saint-François d'Assise. Comme on voit les petits oiseaux se réunir, pendant les jours d'hiver, là où une main leur jette providentiellement le grain qui les sauvera : ainsi, on voyait se grouper autour de l'humble prêtre, des troupes nombreuses de petits enfants et de jeunes gens que la foule méconnaissait. Pendant quelque temps, la place qui précédait l'Eglise servit de cour de récréation à ces bruyantes légions d'enfants. Mais il ne fallait pas encombrer la voie publique, et il faut bien le reconnaître aussi, les habitants des maisons qui avoisinent l'église Saint-François, furent bientôt fatigués de la présence de ces enfants qui, tous les dimanches, se groupaient plus nombreux autour de Don Bosco. La Providence se manifesta, et, grâce à quelques aumônes arrivées d'une façon non moins imprévue que les enfants eux-mêmes, Don Bosco put louer, aux portes de Turin, une vaste prairie où tous les dimanches on devait se réunir sans autre abri que la voûte magnifique de ce ciel d'Italie qui est loin d'avoir toujours, à Turin, cet azur perpétuel seulement sur la lyre des poètes.

La chose alla bien pendant quelque temps. Dès

quatre heures du matin, Don Bosco était dans sa prairie. Les enfants arrivaient, et, après les avoir accueillis paternellement, après leur avoir demandé à tous des nouvelles de la semaine, il confessait en plein vent ceux qui le désiraient. Pendant ce temps, grâce à une organisation vraiment paternelle qui ne tarda pas à s'introduire, les plus grands, les plus instruits apprenaient le catéchisme aux plus petits, aux plus ignorants. Vers neuf heures, à un signal donné par les sons peu harmonieux mais très-bruyants d'une conque marine, tous les jeux cessaient : on se mettait en marche vers l'église d'un village voisin. Don Bosco célébrait la sainte Messe, adressait à sa nombreuse famille quelques paroles sur le saint Évangile, et distribuait à un grand nombre la sainte communion. La journée s'écoulait pieusement. Dans l'intervalle des offices, les jeux se multipliaient et Don Bosco, comme saint Philippe de Néri, aimait à redire à ses enfants : Je vous permets de faire tout ce que vous voudrez, tout, excepté le péché.

Vers le soir, on rentrait à Turin, et, à mesure qu'on approchait de la grande ville, le silence se faisait dans les rangs. Nul de ces nombreux enfants ne se fût retiré sans avoir reçu la bénédiction de Don Bosco et sans lui avoir fait connaître ses projets pour la semaine, surtout sans promettre de revenir exactement à la prairie, le dimanche suivant.

Le singulier spectacle que présentait, tous les dimanches, la fameuse prairie, attira bientôt l'attention publique. Il faut bien le dire, Don Bosco eut encore cette gloire de constater que le disciple n'est pas plus que le maître. Lui aussi s'estima heureux de n'être pas mieux traité que son Divin Modèle. Beaucoup de personnes, même parmi celles que leur caractère, leur vocation auraient dû rendre plus aptes à comprendre les œuvres extraordinaires de Dieu, n'hésitèrent pas à dire hautement que Don Bosco était fou. Il ne serait pas sans intérêt de raconter comment, un jour, deux de ses confrères eurent la pensée de le sequestrer subitement dans un asile d'aliénés. En effet, il faut le reconnaître, il était fou ce pauvre prêtre, mais de cette folie qui a rempli le cœur sacré de Notre Seigneur Jésus-Christ acceptant avec amour les souffrances ignominieuses et réparatrices du Calvaire. Il était fou, ce prêtre, et sa folie se surexcitait au triste spectacle des misères intellectuelles, morales, qui, dans la grande ville de Turin, flétrissaient des milliers de pauvres petits enfants, ramoneurs, aides-maçons, etc., etc!.. Il était fou! mais de cette folie qui le poussait, comme sainte Elisabeth, à baiser, pour les assainir, les blessures que ses yeux contemplaient. Son cœur avait deviné cette plaie hideuse de la société qui fait trop souvent de l'atelier un foyer de corruption, où l'âme de l'apprenti se gâte pour ja-

mais et où se préparent pour l'avenir ces ouvriers ennemis de tout ordre social ! Il était fou, car il n'avait rien moins que l'audacieuse ambition de guérir cette plaie.

Malgré ces critiques injurieuses, l'œuvre de Dieu s'accomplissait. Déjà, tous les dimanches soir, quand Don Bosco rentrait dans sa prairie, il n'était pas rare qu'il y fût attendu par des entrepreneurs de différents états qui venaient lui demander de leur choisir parmi ses enfants, les apprentis, les petits ouvriers qui leur étaient nécessaires. Le cœur de Don Bosco se dilatait alors. Il sentait, en effet, que si la piété est nécessaire pour faire aimer et supporter le travail, le travail est nécessaire aussi pour rendre plus attrayantes les saintes exigences de la piété. Il faut faire prier l'ouvrier ; mais, tant que la vie chrétienne n'est pas fortement enracinée dans son âme, il n'est pas de moyen plus efficace de rendre l'ouvrier chrétien, que de lui procurer avec abondance, le travail dont il a besoin. L'ouvrier comprend aisément qu'il doit prier, pour demander et obtenir le pain quotidien, mais il le demandera avec plus de ferveur encore pour demain, si aujourd'hui ce pain lui a été assuré et si surtout la main qui le lui procure, lui paraît l'image visible de la main même de Dieu.

C'était donc la grande préoccupation de Don Bosco, de pouvoir procurer à tous ses enfants le

travail de la semaine. Le dimanche soir, après une journée toujours bien laborieuse, rien ne le rendait heureux comme cette pensée, qu'aucun de ses enfants ne serait victime de l'oisiveté. Le lundi et les jours suivants, Don Bosco parcourait les rues de Turin. Rencontrait-il un pauvre enfant demandant l'aumône ? Souvent, hélas ! comme Pierre et Jean montant au temple, il devait dire : Je n'ai ni or ni argent. Il donnait ce qu'il avait . . . Son cœur mettait sur ses lèvres des paroles bien affectueuses. Il invitait l'enfant à se rendre le dimanche suivant à la prairie. Sa parole avait des accents irrésistibles, et, tous les dimanches, le troupeau comptait quelques petits agneaux de plus, qui, un instant égarés, avaient été ramenés au bercail par le bon Pasteur. Pendant la semaine aussi, Don Bosco surveillait particulièrement ceux de ses enfants dont il connaissait l'atelier. Il allait les voir. Il les recommandait aux patrons, et les enfants, heureux de cette sollicitude paternelle, s'efforçaient d'en être aussi dignes que possible.

L'entreprise de Don Bosco avait un caractère trop extraordinaire, elle était marquée au coin d'une charité trop sacerdotale, les résultats étaient déjà, après quelques mois, trop merveilleux pour que le démon ne fit pas surgir sous les pas du pauvre prêtre, des obstacles redoutables.

Un dimanche, Don Bosco était, comme à l'ordi-

naire, occupé à confesser ses enfants, quand, tout à coup, le propriétaire de la prairie se présenta et, sans explication préalable, lui signifia qu'il ne pouvait lui continuer la location de son champ. Il offrit même de rembourser le terme payé de la location, à la condition que les enfants ne se réuniraient plus, pas même le dimanche suivant, dans sa prairie. On avait fait entendre à cet homme que les racines de l'herbe seraient à jamais détruites par le piétinement continuel d'enfants aussi nombreux, et que le prix de location ne pourrait jamais compenser un tel dégât. Don Bosco s'inclina, promit de se retirer et surtout se recommanda à Dieu. Une heure après, sa prière était exaucée. Un individu inconnu se présente et offre au pauvre prêtre de lui louer un champ voisin. A ce champ était joint un hangar sous lequel un homme de taille moyenne pouvait à peine se tenir debout. Le marché fut conclu et Don Bosco alla, tout joyeux, annoncer à ses enfants, qui n'avaient pas soupçonné son ennui, quel serait, le dimanche suivant, le nouveau lieu de réunion. Pendant la semaine, on abaissa le sol et le hangar fut immédiatement transformé en chapelle. C'était, hélas ! l'étable de Bethléem, dans toute sa pauvreté, dans toute sa nudité ; mais le divin Maître fut heureux de naître à Bethléem, car Il fut reçu dans les bras de Marie. Sa naissance, chantée par les anges, fut célébrée

par les naïves adorations des bergers. Il nous est doux de penser que lorsque, pour la première fois, le saint sacrifice de la Messe fut célébré sous ce misérable hangar, Jésus dut retrouver dans l'âme de son humble apôtre quelque chose des vertus de sa sainte Mère, et dans les pauvres enfants qui l'entouraient, une piété non moins naïve, mais non moins enthousiaste que celle des bergers. C'est dans ce modeste oratoire que Don Bosco continua sa mission. Monseigneur Franzoni, archevêque de Turin, y vint, un jour, administrer le sacrement de la Confirmation. Mais, malgré les excavations faites dès le premier jour, la toiture était encore si peu élevée, que le vénérable prélat ne put se couvrir de sa mitre.

Il nous est impossible de suivre pas à pas les développements merveilleux de l'œuvre de Don Bosco. Quand on a vu le grain de sénévé et quand on est appelé à contempler le grand arbre, on ne peut s'empêcher de dire : Combien de gouttes d'eau ! combien de rayons du soleil ! la Divine Providence a dû accorder à cette tige, en lui donnant avec mesure, selon la gracieuse expression du poète, et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits !... Il serait plus difficile de compter les bienfaits, pleins d'une délicatesse paternelle, par lesquels la Divine Providence a montré combien Elle aimait et bénissait la naissance, l'épanouissement, le développement des œuvres de Don Bosco.

Le hangar devint trop étroit, le champ qui l'entourait n'était plus assez vaste. Plus de six cents enfants se groupaient, tous les dimanches, autour de Don Bosco. Pendant plusieurs années, on continua à aller entendre la sainte messe dans une église du voisinage. A côté des détracteurs, des adversaires déclarés, la Providence fit surgir cependant, des admirateurs et des coopérateurs zélés. De pieux laïques vinrent offrir leurs services à Don Bosco, qui fut heureux de leur confier d'abord le soin d'exercer, au milieu de cette multitude d'enfants, cette surveillance préventive, qui est si efficace, et dont l'absence laisse naître, même dans les réunions les meilleures, des misères souvent incurables. Le hangar et le terrain coûtaient à Don Bosco 320 fr. de location annuelle. Dieu le savait et sa Providence n'envoya pas seulement au pauvre prêtre cette modeste somme. Don Bosco employa les premières aumônes dont il put disposer, à se débarrasser du voisinage de deux maisons dont les habitants pouvaient être, pour quelques-uns de ses enfants, une occasion bien dangereuse de péché et une concurrence diabolique à l'influence du prêtre.

Au milieu de cette multitude d'enfants, qui, tous les dimanches, répondant à un appel mystérieux, se groupaient autour de lui, Don Bosco ne tarda pas à constater que plusieurs, dont le nombre devait bientôt s'accroître, avaient besoin de secours spé-

ciaux, au point de vue matériel. Beaucoup de jeunes ouvriers, dans les grandes villes, quand les jours de chômage sont multipliés, se trouvent bientôt réduits à passer les nuits, l'été, sur les bancs des places publiques, et, l'hiver, sous les hangars abandonnés. Don Bosco voulut, autant que possible, guérir et surtout prévenir les maux physiques et moraux que cause nécessairement une situation aussi précaire. Dans une maison de bien modeste apparence, les aumônes de la charité chrétienne lui permirent de réunir bientôt soixante de ces pauvres ouvriers, à qui le maigre salaire de tous les jours et les privations du chômage ne laissaient pas les ressources nécessaires pour se procurer un lit modeste ou une place dans le grenier à foin d'une auberge.

Après s'être ainsi intéressé à ceux dont la misère matérielle était plus triste, Don Bosco ne put pas ne pas attirer plus près de son cœur ces enfants (et ils sont nombreux dans une grande ville), qui, n'étant plus dans leur pays, se trouvent privés complètement de famille et sont réduits à s'adresser à des étrangers, également exposés ainsi, aux spéculations sordides de leurs prétendus bienfaiteurs, et à la ruine totale de la beauté de leur âme. Au milieu de cette portion privilégiée de sa famille, car elle était la plus malheureuse, Don Bosco savait se faire tout à tous. Apte à

toutes les fonctions, il était en même temps directeur, professeur, maître de musique, prédicateur. Quand il s'agissait de ses enfants, les travaux les plus humbles ne le rebutaient pas. Tous les soirs, il les accueillait avec une tendresse toute paternelle, et ceux que les travaux de la journée n'avaient pas trop fatigués, étaient invités à assister à une classe dans laquelle le vénérable prêtre leur donnait les premiers éléments de la grammaire et prévenait surtout dans leur intelligence, les tristes conséquences de l'ignorance religieuse. Ces classes du soir devaient bientôt donner des résultats merveilleux en prenant un développement imprévu. Les premiers auxiliaires de Don Bosco, dans cette nouvelle période de son œuvre, furent sa pieuse mère, Madame Marguerite Bosco, et la mère de l'illustre archevêque de Turin. Ces deux femmes comprirent, dès le premier moment, combien leur secours pouvait être précieux ; et, avec un zèle admirable, elles s'occupèrent de tout ce qui concernait la cuisine, la lingerie et l'entretien matériel de la maison. Tous les enfants leur donnaient le doux nom de mère, et elles en remplissaient les fonctions avec une abnégation qui ne se démentit jamais.

L'heure vint enfin où, grâce aux aumônes des fidèles, Don Bosco cessa d'être locataire et devint propriétaire du terrain sur lequel s'élevaient les

modestes constructions qui abritaient son œuvre naissante.

Dès ce moment, Don Bosco concentra tous ses efforts à réaliser le projet qui lui paraissait souverainement capital et le seul capable d'assurer le bien que les réunions du dimanche, pouvaient commencer dans les âmes de ses enfants. De vastes salles furent construites, Don Bosco y installa les ateliers des différents métiers que les jeunes gens désireraient apprendre. Un crucifix, une image de la Madone, furent les premiers ornements de ces salles; et, dès le premier jour, un règlement, chrétien dans toute la force du mot, enchaînait également, sous une sainte influence, et le corps et l'âme du jeune apprenti.

En lui confiant, au moins un jour par semaine, ces légions si malheureuses de jeunes ouvriers qui lui arrivaient des différents ateliers de la ville de Turin, la Providence avait fourni à Don Bosco des connaissances bien précises sur une plaie que nous n'hésiterons pas à appeler, une plaie sociale. Bien rarement, l'ouvrier rencontre dans l'atelier, dans l'usine surtout, les secours qui lui rappellent la dignité de son âme. Il se soumet au lourd fardeau du labeur; et, dans les longues heures employées à gagner péniblement, à la sueur de son front, le pain de tous les jours, rarement ses oreilles peuvent entendre une de ces paroles célestes qui,

lui faisant sanctifier son travail, lui apprendraient à le supporter méritoirement pour le Ciel. Trop souvent, trop ordinairement, dans les vastes ateliers des grandes villes, le blasphème et les paroles impies se mêlent impunément au bruit des machines. On peut bien le dire, hélas ! si toutes les influences mauvaises peuvent y pénétrer pour atteindre et corrompre l'esprit et le cœur de l'ouvrier, l'exclusion la plus formelle est généralement portée contre tout ce qui viendrait parler, à ce malheureux travailleur, de son âme, de son immortelle destinée et de ses divines espérances. Uniquement préoccupés du travail matériel et du revenu financier de leurs ateliers ou de leurs usines, les chefs, les patrons, les maîtres n'ont guère d'autre sollicitude, et on les étonnerait beaucoup, si on leur faisait observer que Dieu leur demandera compte de l'âme de leurs ouvriers. Un certain sentiment de philanthropie, pousse les meilleurs, peut-être, à ne pas imposer à leurs ouvriers, des travaux excessifs qui compromettraient trop rapidement leurs forces, et volontiers ils veillent à établir une proportion légitime entre le travail et le salaire de tous les jours. Les lois elles-mêmes exercent sur la santé du jeune apprenti, une certaine surveillance destinée à prévenir des excès ruineux pour la santé du corps, mais c'est tout ; et rien, dans les législations modernes, rien dans les usages d'un grand nombre de patrons

et de maîtres, ne paraît destiné à sauvegarder les vrais intérêts de l'ouvrier : les intérêts de son âme.

La création d'ATELIERS CHRÉTIENS proprement dits, dans lesquels l'ouvrier apprendrait à travailler sous le regard de Dieu, de telle façon que par une surveillance religieuse, paternelle, préventive, l'âme ne fût point exposée aux influences corruptrices des mauvaises passions, était donc une œuvre vraiment sociale. Don Bosco n'hésita pas à l'entreprendre, dès que les circonstances le lui permirent ; et les résultats ont prouvé combien ce vénérable prêtre avait été sagement inspiré. Par un sentiment qu'il est aisé de comprendre, Don Bosco se hâta de remplacer le hangar qui lui servait de chapelle, par une petite église qui pouvait contenir mille personnes. Quelques années après, l'édifice sacré était insuffisant ; et, à la gloire de NOTRE-DAME AUXILIATRICE, s'élevèrent et s'achevèrent bientôt les murs d'une magnifique église qui est aujourd'hui une des merveilles de Turin. Ce zèle de préférence pour la beauté de la maison de Dieu, fut une source de bénédictions pour les ateliers. Les salles devinrent bientôt trop étroites : la maison principale de Turin compte aujourd'hui près de deux mille personnes, externes ou internes, ouvriers, apprentis et étudiants. Toutes les industries sont représentées dans ce vaste éta-

blissement qui est le plus important peut-être de la grande ville. L'atelier principal est l'imprimerie, qui possède déjà un volumineux catalogue de ses éditions. Sous la haute direction de Don Bosco, l'imprimerie de Saint-François de Sales a édité plus particulièrement les ouvrages destinés à la jeunesse. Les auteurs anciens et les auteurs modernes sont soigneusement revus et corrigés. Don Bosco, auteur lui-même de plusieurs ouvrages classiques fort estimés, veille, avec une attention toute particulière, à ce que les textes destinés à être étudiés par les enfants, ne renferment rien, absolument rien qui puisse être un danger pour leur âme. La BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE comptera bientôt plus de 200 volumes. Il est inutile d'ajouter que l'imprimerie de Saint-François de Sales suffit à peine aux demandes qui lui sont adressées de tous les séminaires et collèges catholiques de l'Italie.

Ce qu'il y a de plus merveilleux peut-être, c'est que ce développement extraordinaire des ateliers n'a pas nui au caractère éminemment chrétien des premiers jours. Le règlement est toujours le même. Une surveillance de tous les instants en conserve la scrupuleuse observation. Don Bosco est heureux du nombre toujours croissant de ses enfants; mais, nous savons qu'il ne le recherche pas. Jamais, sous prétexte d'achever certains travaux dont la livrai-

son est urgente, jamais il ne voudra consentir à adjoindre à ses ouvriers, à ses enfants, des étrangers qu'il ne connaît pas et dont la présence pourrait être nuisible, par cela seul qu'elle ne serait pas favorable aux pensées chrétiennes. Qu'il nous soit permis de citer ici quelques articles du règlement des ateliers ; il sera aisé au lecteur de comprendre quelle atmosphère de vertu enveloppe le jeune apprenti.

« Le matin, à huit heures, après les exercices
« pieux, c'est-à-dire après la prière et la sainte
« Messe, tout apprenti recevra en silence son dé-
« jeuner et se rendra, immédiatement et sans
« bruit, dans son atelier respectif, et fera en sorte
« que rien ne lui manque de ce qui lui est nécessaire
« pour accomplir le travail qui lui est imposé.

« Sur le point de se mettre au travail, on récitera
« la prière *Actiones nostras* : Seigneur, prévenez par
« vos bénédictions, le travail que nous allons entre-
« prendre, etc., et l'*Ave Maria*. Quand le signal de
« la fin sera donné, on récitera la prière *Agimus tibi*.
« Seigneur, nous vous remercions, etc., et l'*Ave*
« *Maria*.

« A midi et le soir, avant de sortir de l'atelier,
« on récitera l'*Angelus Domini*.

« Dans tout atelier, les apprentis doivent être
« soumis et obéissants à celui qui surveille et au
« maître d'atelier. Ils doivent apporter une grande
« attention et un grand empressement dans l'ac-

« complissement de leurs travaux, et s'efforcer d'ap-
« prendre, le plus promptement et le plus parfaite-
« ment possible, le métier avec lequel ils devront,
« un jour, gagner honorablement leur pain.

« Tout apprenti doit demeurer dans son atelier,
« et nul ne peut aller dans l'atelier d'un autre sans
« une absolue nécessité et sans en avoir aupara-
« vant obtenu la permission.

« Personne ne sort de l'atelier sans la permission
« du surveillant (1). Lorsqu'il est nécessaire d'en-
« voyer quelqu'un en commission hors de la mai-
« son, l'assistant doit demander la permission à
« l'économe ou au préfet.

« Dans les ateliers, il est rigoureusement dé-
« fendu de boire du vin, de jouer. L'atelier est un
« lieu de travail et non pas une salle de jeu.

« Autant que ce sera compatible avec le travail
« que l'on accomplit, on observera un rigoureux
« silence dans l'atelier.

« Chacun doit avoir soin que les outils de l'atelier
« ne s'égarent point et ne subissent aucun dommage.

« Que chacun se souvienne souvent que l'homme
« est né pour le travail, et que celui-là seul qui tra-
« vaille avec amour et assiduité, possède la paix du
« cœur et trouve la fatigue légère. »

Ces articles sont lus par le catéchiste ou le sur-

(1) Ce surveillant est toujours un religieux. Les chefs d'ate-
lier eux mêmes, ont religieux.

veillant, tous les samedis, et on en tient toujours une copie dans chaque atelier.

La Maison mère de Turin est comme une ruche immense. Chacun travaille avec un saint empressement, et les travaux qui y sont exécutés ne sont pas moins appréciés que le miel des meilleures et des plus laborieuses abeilles.

Les classes du soir fonctionnent toujours, et elles ont eu des résultats magnifiques. Il y a souvent dans l'intelligence de l'ouvrier, des dons merveilleux, des trésors qui demeurent infructueux, complètement cachés par la force même des circonstances. L'enfant travaille et demande à son corps le pain de tous les jours. Son intelligence, négligée, s'obscurcit. Si, à côté du travail matériel, il a l'occasion de développer ses facultés intellectuelles, c'est quelquefois pour lui un avantage inappréciable. Don Bosco étudiait attentivement, dans ces classes du soir, l'intelligence de ses enfants. Quand il en découvrait une plus heureusement douée, il aurait cru commettre un crime en ne la favorisant pas. On le comprendra aisément, son bonheur était complet quand, à côté d'une intelligence bien douée, il rencontrait un caractère énergique, un cœur bon, généreux et accessible à ce saint enthousiasme que procure la seule pensée de vivre en se dévouant au salut éternel des hommes. Son cœur de prêtre se dilatait. Autrefois, sur les bords des lacs, dans

les villes et dans les bourgades de la Judée et de la Galilée, on vit Notre Seigneur allant à la recherche de ceux qui devaient être ses apôtres et qui, sans lui, n'eussent jamais été que de pauvres bateliers. Ainsi faisait Don Bosco. — Laisse là les instruments du travail matériel, disait-il tout à coup à un pauvre enfant qui lui paraissait appelé à une vocation plus haute, Viens avec moi, et je t'apprendrai à travailler d'une manière plus utile. — Le nombre de ces enfants choisis s'accrût bientôt. Les étudiants formèrent, à côté des artisans, une catégorie bien nombreuse. Parmi ces étudiants, beaucoup — le plus grand nombre — sont prêtres aujourd'hui. Qui osera dire, qu'en favorisant ces intelligences de fils d'ouvriers, Don Bosco n'a pas rendu à la société un service admirable ?

La Providence n'avait pas seulement confié des enfants à Don Bosco, elle lui envoya bientôt, avec les aumônes abondantes des fidèles, des auxiliaires aussi précieux qu'ils étaient nécessaires. Parmi les jeunes apprentis devenus ouvriers, plusieurs s'offraient à leur Père bien-aimé — comme ils l'appelaient tous — pour être ses coopérateurs en devenant les maîtres, les instructeurs des autres jeunes enfants qui, après eux et comme eux, se groupaient autour de Don Bosco. Parmi ceux dont l'intelligence plus heureusement apte aux études classiques, avait été favorisée par Don Bosco, beaucoup

aussi témoignaient leur reconnaissance en sollicitant la faveur d'être professeurs, soit dans les écoles du soir spéciales aux ouvriers, soit dans les classes plus complètes de l'enseignement secondaire donné aux ouvriers admis dans la catégorie des étudiants.

En 1868, Don Bosco comptait déjà autour de lui plus de soixante auxiliaires. Pie IX les invita à vivre sous une règle plus spéciale, approuvée par l'autorité diocésaine, en attendant que l'autorité du siège apostolique leur conférât les privilèges d'une congrégation religieuse. Ce désir du souverain Pontife fut accueilli avec un filial empressement qui fut béni de Dieu. Il en est toujours ainsi dans l'Eglise. Cédant à un désir de Notre Seigneur, saint Pierre, dont les travaux avaient été sans succès pendant une longue nuit, obtint une pêche abondante et miraculeuse : Ainsi sont récompensés tous ceux qui, entreprenant une œuvre dans la sainte Eglise, savent — comme Don Bosco — s'inspirer, avant tout, des pensées du successeur de saint Pierre, du Vicaire de Jésus-Christ, et placent toute leur ambition à n'agir que conformément aux désirs de celui à qui a été donné le pouvoir suprême de paître les agneaux et les brebis, les fidèles et les pasteurs.

Nous n'avons parlé que de la maison de Turin ; toutes les autres sont et seront conformes à

ce modèle. Le meilleur souhait qu'on puisse leur adresser, c'est qu'elles lui ressemblent toujours.

En parlant des ateliers, nous avons donné un extrait du règlement qui régit toutes les maisons dirigées par les Fils de Don Bosco. La maison de Turin est l'expression vivante de ce règlement plein de prudence, de prévoyance et de fermeté, dont la fidèle observation sauvegarde, avec une sollicitude qu'on peut appeler maternelle, les intérêts temporels et les intérêts éternels du jeune ouvrier. Chaque article y révèle une connaissance pratique et très-précise du mal et du bien qui peuvent atteindre l'ouvrier, le perdre ou le sauver, en faire l'ennemi ou l'ami de la société. Le souverain Pontife Pie IX n'avait pas hésité à témoigner combien les œuvres de Don Bosco lui paraissaient appelées à faire du bien dans l'Eglise. Par son autorité apostolique, les auxiliaires de Don Bosco furent constitués en congrégation religieuse, sous le patronage de Saint-François de Sales.

A l'heure présente, Don Bosco compte plus de soixante-douze maisons dirigées par ses religieux. Trente mille jeunes gens y sont admis; les uns, y font un apprentissage gratuit; les autres, y gagnent avec joie et abondance leur pain de tous les jours; d'autres enfin y reçoivent une éducation complète, qui leur permet d'arriver au sacerdoce, ou d'em-

brasser telle autre carrière libérale qui peut leur sourire ; tous apprennent à connaître, à aimer et à servir Dieu. On en conviendra aisément , c'est là une œuvre bien digne des aumônes les plus abondantes de la charité catholique.

En 1875, Pie IX bénissait les premiers missionnaires envoyés par Don Bosco pour répondre à l'appel de Monseigneur Aneyros , archevêque de Buenos-Ayres. Don Bosco n'avait pas voulu que les premiers de ses fils , qu'il envoyait sur la terre étrangère, partissent sans avoir reçu une bénédiction spéciale du souverain Pontife. Pie IX daigna les bénir chacun en particulier, avec une tendresse paternelle. Dans un bref daté de Rome le 17 novembre 1875 , le grand Pontife, a qui Dieu avait également donné une connaissance si intime des maux de notre société moderne, une intelligence si remarquable pour indiquer les remèdes nécessaires, et un cœur plein de tendresse pour déplorer ces maux et plein d'énergie pour appliquer les remèdes, Pie IX daignait écrire à Don Bosco, combien, au milieu des angoisses de l'heure présente, il lui avait été doux de bénir ses *petits missionnaires*.

Don Bosco était à Rome quand le monde catholique apprit la mort de Pie IX. Quelques jours après, le Pape, pleuré de tous, ressuscitait en la personne de Léon XIII, et Don Bosco retrouvait, sur les lèvres du nouveau Pontife, les bénédictions,

les encouragements que Pie IX lui avait toujours prodigués. Les bénédictions de Léon XIII ne seront pas moins fécondes que celles de Pie IX. Bientôt notre chère France en recueillera, en savourera les premiers fruits.

En France, plus que partout ailleurs peut-être, la question ouvrière a pris une importance capitale. On a beaucoup parlé sur ce sujet ; on peut se demander si l'on a beaucoup agi et si surtout l'action a été toujours chrétienne, catholique, dans le sens vrai du mot. L'avenir est certainement à ceux qui sauront s'emparer de l'esprit et du cœur de l'ouvrier. Plus que jamais il faut, à l'exemple de notre divin Maître, s'occuper des pauvres, des petits, du peuple en un mot. Les partisans des mauvaises doctrines, les chefs, les meneurs des sociétés secrètes en sont convaincus, et nous les voyons employer à la conquête de l'ouvrier, un zèle vraiment satanique et d'autant plus efficace qu'il est souvent moins gêné par ceux qui, dépositaires du pouvoir, auraient dû s'opposer les premiers à leurs sacrilèges prétentions. A l'heure présente, il faut bien le reconnaître, il serait difficile de trouver des ateliers, des usines offrant à l'âme du jeune apprenti et de l'ouvrier des garanties sérieuses contre les influences des mauvaises doctrines. Dans combien d'ateliers, par exemple, le blasphème

est-il considéré comme une faute plus grave qu'un léger sourire de mépris à l'adresse du patron ? . . . Mais aussi, combien de mères chrétiennes comprennent ou au moins devinent cette déplorable situation ! Qui pourra dire les angoisses de leur cœur quand, à l'heure où il faut nécessairement faire apprendre à leurs enfants la manière de gagner le pain de tous les jours, une triste certitude leur révèle que ce pain ne pourra être gagné qu'après que l'âme aura été profanée ? Quelques essais individuels ont bien été tentés ! . . . L'Académie leur a décerné des prix de vertu ! Mais, qui ignore que les œuvres individuelles s'écroulent ordinairement avec les individus qui les ont créées ? . . . Il est évident que c'est rendre à la société un service inappréciable que de créer des ATELIERS CHRÉTIENS. Il est non moins évident que le seul moyen d'assurer l'avenir d'une œuvre si importante, c'est d'en confier la direction à des Religieux uniquement établis dans ce but. Les individus meurent, les Congrégations religieuses ne meurent pas. Leurs œuvres subsistent et se perpétuent.

Dans nos grandes villes de France, à Marseille en particulier, les statistiques de la Persévérance présentent des chiffres effrayants. Que deviennent, par exemple, ces légions innombrables d'enfants qui, depuis leur sixième jusqu'à leur quinzième année, fréquentent les écoles placées sous le patro-

nage des Catholiques ? Ne parlons que de ceux-là. Au lendemain de leur Première Communion, ils sont bientôt engloutis dans ce gouffre immense de l'usine, de l'atelier SANS DIEU. Tous ne sont pas immédiatement, il est vrai, soustraits à ce regard religieux qui, hier encore, suffisait à leur rappeler leurs devoirs de chrétiens. Les OEuvres de Persévérance exercent, sans doute, une certaine influence ; mais cette influence n'étant pas continuelle, les résultats — quelque précieux qu'ils soient — ne sont jamais que partiels. Peu à peu, les rangs s'éclaircissent. La masse, on peut le dire, oublie tout, même la route qui conduit à l'église de la Première Communion. Si dans nos grandes villes, les Catholiques fondaient ou favorisaient efficacement les ATELIERS CHRÉTIENS, les sociétés secrètes n'auraient pas tant d'adeptes, de victimes parmi les ouvriers.

Marseille occupe, dans les annales de la charité, une place que beaucoup de villes lui envient. C'est dans Marseille, en effet, qu'ont été fondées ces premières OEuvres de Persévérance, où les jeunes gens, reçus tous les jours, après les labeurs de la journée, peuvent — dans des délassements honnêtes — se reposer de leurs fatigues et, dans une atmosphère chrétienne, respirer ce doux parfum de vertu qui, demain, sur les bancs de l'école, au comptoir ou à l'atelier leur sera si nécessaire. Dès les premières années de notre siècle, un prêtre que la pieuse ad-

miration du peuple chrétien de Marseille placerait volontiers dans les phalanges des saints, Monsieur l'abbé Jean-Joseph Allemand fut le fondateur, en France, de ces OÈuvres de jeunesse. Que de familles, à Marseille, lui doivent des pères, des époux, des frères, des amis chrétiens ! . . . Parmi les héritiers de l'esprit, du zèle de ce premier fondateur, nous sommes heureux de saluer un autre prêtre de Marseille. Que sa modestie nous pardonne de prononcer ici son nom, béni aujourd'hui dans tant de familles ! . . . Depuis trente-deux ans, Monsieur le chanoine Timon-David s'est consacré aux OÈuvres de jeunesse qui s'adressent plus particulièrement à la classe ouvrière. Nous ne raconterons pas les merveilleux résultats qui ont été obtenus. Le champ était immense, l'ouvrier infatigable. L'apôtre au zèle brûlant, l'homme de Dieu en un mot, nous permettra de lui dire que ses mains n'ont pas encore recueilli tous les fruits qui devaient être la récompense de ses labeurs. Quelques heures tous les jours, un jour entier par semaine, s'occuper des jeunes gens, c'est beaucoup ! . . . mais ce n'est pas assez, alors même que le zèle est inspiré, dirigé, soutenu par une haute intelligence et par un courage indomptable. Sans trêve ni repos, les influences mauvaises conspirent contre le cœur de l'ouvrier. Malgré les merveilleux résultats opérés dans les réunions hebdomadaires de la prairie, Don Bosco,

nous l'avons dit, ne fut heureux et n'eut la confiance d'avoir accompli un travail sérieux que le jour où, fondant enfin les ateliers, il n'y eut plus un seul instant dans lequel le jeune ouvrier ne fût directement sous son influence paternelle. Les âmes généreuses qui ont si noblement travaillé, à Marseille, à la fondation, au développement des OEuvres de Persévérance pour les jeunes gens de la classe ouvrière, ne peuvent certainement que favoriser ces ateliers chrétiens, ayant le double avantage de sanctifier l'ouvrier et par les saintes distractions d'un repos légitime et par les fatigues d'un travail toujours accompli sous le regard de Dieu.

Il est, à Marseille, une autre OEuvre admirable, dont nous ne pouvons pas ne pas parler, c'est l'*OEuvre de la Providence*.

Dans nos jours de deuil, dans nos cérémonies funèbres, nous avons vu ces petits enfants qui viennent répandre, sur le cercueil de ceux que nous pleurons, les parfums de leurs innocentes prières. Ils chantent les lugubres mélodies que la sainte Eglise fait entendre autour des tombeaux. Elevés à l'école du malheur, ces petits orphelins accomplissent pieusement leur funèbre mission. Ils grandissent, ces petits enfants; que deviennent-ils plus tard? Après leur quatorzième année, ils doivent abandonner le toit paternel de la Providence. Tous ceux qui ont connu et qui, par conséquent, ont

aimé ces chers enfants, n'hésitent pas à reconnaître que pour perpétuer, que pour assurer le bien opéré par l'OEuvre de la Providence, les ATELIERS CHRÉTIENS sont absolument nécessaires.

Il existe, à Marseille, une OEuvre née de douloureuses circonstances et dont nous désirons parler, ne serait-ce que pour exprimer bien haut la pieuse sympathie qu'elle nous inspire. Un fléau épouvantable ravagea un jour notre grande ville. Comme, après une sanglante bataille, on compte toujours avec effroi les cadavres dont le sol est jonché : ainsi, quand le fléau cessa ses ravages, on essaya de compter avec consternation le nombre des orphelins.

Un prêtre encore, fut à Marseille le Père de ces infortunés. Le nom de Monsieur le chanoine Vitaliano, curé de Saint-Martin, est un de ceux que l'Église de Marseille entourera toujours de son pieux souvenir. LES ORPHELINS DU CHOLÉRA furent recueillis ; pendant de longues années, le vénérable Prêtre allait, de porte en porte, solliciter pour eux le pain dont ils avaient besoin. Un jour, Dieu jugea que son fidèle serviteur avait mérité la récompense éternelle ; mais, en enlevant à cette nombreuse famille celui qui en était le Père, la divine Providence veilla à ce que l'ardente charité du prêtre fut recueillie comme un héritage sacré. L'OEuvre parut si belle !... Hélas ! il y a toujours tant

d'orphelins, qu'il fut impossible de ne pas la continuer. Nous ne prononcerons pas le nom des dames pieuses de Marseille qui, ayant reçu de Dieu un cœur plus riche encore que leur brillante fortune, se dévouent à l'OEuvre du vénéré Monsieur Vitagliano, avec un zèle que le temps semble développer et rendre plus généreux. Si quelque lecteur désire les connaître, il n'a qu'à visiter les OEuvres de charité qui embellissent Marseille, il n'a qu'à parcourir les quartiers pauvres de cette grande ville, en demandant les noms des principales bienfaitrices. Ces noms, qu'une pieuse indiscretion lui dévoilera, lui apprendront quelles âmes généreuses dirigent et soutiennent aujourd'hui, non moins par leurs aumônes que par leur influence chrétienne, l'OEuvre si intéressante des ORPHELINS DU CHOLÉRA. Là encore, l'OEuvre demeure nécessairement inachevée. Comme dans tous les orphelinats, l'enfant capable de manier un instrument de travail apprend à gagner sa vie ; mais, comme dans tous les orphelinats aussi, les enfants sont nécessairement confiés à des religieuses. Quand l'orphelin a atteint sa quatorzième année, la mission maternelle de ces saintes âmes est nécessairement finie. L'enfant est mis dans un atelier. Que devient-il ? Ce qu'on devient ordinairement dans un atelier qui n'est pas chrétien avant tout, et dans lequel Dieu n'est pas sensiblement représenté et par conséquent respecté.

Il est à Marseille d'autres OEuvres de Persévérance, de Préservation. Nous devons parler tout d'abord de celles qui depuis plus longtemps ont conquis la pieuse admiration des vrais catholiques. Nous ne pourrions pas ne pas signaler cependant l'OEuvre d'un prêtre de Marseille, Monsieur le chanoine Fissiaux, fondateur de la Congrégation de Saint-Pierre-ès-liens. Cette OEuvre, uniquement destinée à son origine, aux jeunes détenus, consacrée plus tard aux orphelins de l'Afrique, accueille aujourd'hui des orphelins français. Là aussi, quelque précieuse que soit l'influence, quelque magnifiques que soient les résultats, le champ est borné, le zèle est arrêté. Les diverses catégories d'enfants pauvres ne peuvent y être admises. L'apprenti devenu ouvrier atteint une limite d'âge : il doit quitter l'OEuvre et aller frapper à la porte d'un atelier où son âme très-certainement ne recevra plus les influences chrétiennes.

Un officier supérieur de marine, Monsieur le commandant Lyon, fonda un jour à Marseille l'OEuvre des JEUNES APPRENTIS. L'enfant, sortant de l'atelier, y trouvait un abri chrétien avec tous les secours religieux. C'était beaucoup, on le reconnaîtra sans peine ; ce n'est pas tout cependant, et l'atelier chrétien seul nous paraît répondre complètement à la pensée de ce pieux fondateur.

Depuis quelques années enfin, les Frères des

Ecoles Chrétiennes n'ont pas reculé devant une tâche que leur Saint Fondateur n'avait pas osé leur imposer. Aux longues fatigues de la classe de tous les jours, ils ont ajouté des heures de surveillance. Pendant toute la journée, l'enfant demeure sous un regard préventif et paternel. Cette surveillance s'exerce aussi les jours de congé, et les heures nombreuses consacrées au jeu, ne sont pas pour l'âme de l'enfant un danger ordinairement redoutable. Tous les soirs, et le dimanche surtout, le zèle des Frères s'exerce en outre sur tous les jeunes gens qui ne sont plus sur les bancs de l'école. Dans ces OEuvres plus spécialement composées d'enfants dont les Frères des Ecoles Chrétiennes ont été les maîtres, on voit déjà se produire les merveilles auxquelles on est habitué, dans cette œuvre mère pour la classe ouvrière, dont nous avons parlé. Nous n'hésitons pas à dire que l'atelier chrétien peut seul réaliser toutes les espérances que ces OEuvres naissantes permettent de concevoir.

On a fait beaucoup pour les jeunes filles : on n'a presque rien fait pour les jeunes gens parvenus au terme de leur apprentissage. Ceux qui, à Marseille en particulier, ont eu cette heureuse pensée, d'établir pour les jeunes filles des ATELIERS CHRÉTIENS dans toute la force du mot, ont pu aisément constater combien il serait utile d'appliquer aux jeunes gens le même système. On ne sera donc pas

surpris que l'initiative d'une OEuvre si importante ait été prise par ce groupe de catholiques fervents, généreux, qui, dans notre grande ville de Marseille, ont eu la gloire de fonder ces ATELIERS CHRÉTIENS de jeunes filles déjà connus et appréciés sous le nom modeste qui leur a été donné. Il y a deux ans, la divine Providence se chargea de seconder et de mener à bonne fin leurs pieux désirs. Don Bosco désirait établir à Marseille un pied-à-terre pour ses missionnaires qui, déjà appelés en Amérique par Monseigneur Aneyros, archevêque de Buenos-Ayres, auraient souvent à traverser cette ville pour se rendre à leurs missions d'outre-mer. Monseigneur Place, alors Évêque de Marseille, n'hésita point à accorder à la Congrégation de Don Bosco des lettres d'admission dans son diocèse, à la condition que la maison de Marseille ne serait pas seulement un pied-à-terre, mais serait pour la France ce que la maison de Turin est pour l'Italie. Les nouveaux religieux devaient se choisir une demeure sur la paroisse Saint-Joseph (intrà-muros). Cette demeure leur fut offerte par ce groupe de fervents catholiques dont nous avons parlé (1). Bénissant l'OEuvre nais-

(1) Il ne nous est pas permis, il ne nous serait pas possible de dire quel coopérateur, au zèle intelligent et infatigable, les Pères Salésiens ont trouvé, en la personne de Monsieur le chanoine Clément Guiol, curé de Saint-Joseph. La pieuse reconnaissance des Fils de Don Bosco suppléera éloquemment à un silence que nous ne gardons qu'à regret.

sante, Monseigneur Place lui donna, en l'honneur du successeur de Pie IX, le titre d'*Oratoire de Saint-Léon*. Ce que Don Bosco a fait à Turin, ce que ses fils accomplissent avec tant de succès, dans les soixante-douze maisons qui leur sont confiées, se réalisera certainement à Marseille. Les catholiques de notre grande ville ne seront pas moins généreux que les catholiques de Turin, de toute l'Italie et de l'Amérique.

Depuis le 2 juillet 1878, les Salésiens de Don Bosco sont installés à Marseille sur la paroisse Saint-Joseph, dans le local connu sous le nom de Maison Beaujour. Ils ont immédiatement commencé comme Don Bosco commença à Turin. A l'heure où nous écrivons ces lignes, le local est devenu trop étroit, de vastes constructions sont absolument nécessaires. La charité catholique peut seule permettre de recevoir tous les enfants qui sont présentés. Plus de cinquante enfants ont déjà été admis. Les modestes ateliers de tailleurs, de menuisiers, de cordonniers fonctionnent comme ceux de Turin ; le même règlement y fait naître déjà les mêmes fruits de vertu.

Fidèles aux enseignements de Don Bosco, les Pères de l'Oratoire Saint-Léon, accepteront de préférence les enfants pauvres, orphelins, ou dont les parents ne peuvent ni payer, ni surveiller la vie d'apprentissage. Dès que les aumônes des fidèles

le leur permettront, ils seront heureux de fonder des ATELIERS CHRÉTIENS, où seront plus particulièrement reçus les jeunes gens ayant terminé leur apprentissage dans les orphelinats. Comme à Turin, ils auront des maîtres chrétiens pour les différents métiers, et la maison de Marseille deviendra certainement, comme celle de Turin, la Mère d'un grand nombre d'autres. Sa Grandeur Monseigneur Robert, Évêque de Marseille, a daigné, dès les premiers jours de son arrivée dans sa ville épiscopale, bénir l'OEuvre de Don Bosco. Cette bénédiction, il nous est doux de l'espérer, produira ses fruits dans les cœurs catholiques.

Quelques mois avant leur installation canonique à Marseille, les fils de Don Bosco, que la Providence envoyait dans notre beau pays de France, reçurent, dans la gracieuse ville de Nice, une généreuse hospitalité. L'ancienne villa Gauthier, devint le *Patronage de Saint-Pierre*. Les commencements modestes de ce premier Oratoire fondé en France par les Silésiens, furent bénis par l'autorité ecclésiastique et encouragés par l'autorité municipale. Plus de cent enfants ont déjà été admis. Les ateliers fonctionnent comme à Turin, et, bientôt, l'imprimerie de Saint-Pierre de Nice, pourra s'appeler la Sœur de l'Imprimerie Salésienne de Turin. L'exiguïté du local ne permet pas de recevoir les enfants, les jeunes gens qui, tous les jours, vien-

nent solliciter la faveur d'être admis dans ces *Ateliers Chrétiens*. Aux vrais catholiques de ne point se contenter d'une pieuse admiration, mais de réserver une part aussi abondante que possible de leurs aumônes, pour donner au *Patronage de Saint-Pierre de Nice*, les développements que doivent nécessairement acquérir les œuvres évidemment appelées à procurer la gloire de Dieu.

Trois jours après la fondation de l'Oratoire de Saint-Léon à Marseille, les Prêtres de Don Bosco prenaient possession de l'*Orphelinat agricole de la Navarre, près la Crau d'Hyères* (Var). Ils allaient, répondant à l'appel de Sa Grandeur Monseigneur Terris, évêque de Fréjus et Toulon, assurés, sous un tel patronage, d'obtenir le sympathique concours des généreux catholiques. Leur espérance n'a pas été et ne sera pas déçue. Quarante enfants sont déjà réunis; et, sous la protection de *Saint-Joseph*, ils sont uniquement employés aux travaux des champs. A notre époque, où tant de voix déplorent l'insuffisance, le nombre toujours plus restreint des bras employés à l'agriculture, comment ne pas bénir, ne pas encourager une œuvre qui rendra à la France de si grands services, en multipliant les ouvriers spécialement consacrés aux travaux des champs?...

Dans peu de jours, les Prêtres Salésiens entreront en possession d'un autre orphelinat agricole,

placé sous le *patronage de Saint-Isidore* et dirigé à *Saint-Cyr* (Var), par M. l'abbé Vincent.

Nos grandes villes ont besoin de voir se multiplier, se développer les Ateliers chrétiens sur le modèle de l'Oratoire de Saint-François de Sales à Turin. Nos campagnes, à peu près délaissées, réclament des ouvriers. Multiplions les bras qui arracheront à notre terre les richesses inépuisables que la Providence lui a confiées. Que ces bras soient chrétiens ! qu'ils s'élèvent vers le ciel pour remercier le Bon Dieu qui, seul, donne et conserve les fleurs et les fruits ; nous aurons rendu à notre patrie un service que Dieu seul pourra récompenser.

Que tous les vrais catholiques soient désireux de se faire inscrire parmi les *Coopérateurs Salésiens*. Pie IX daigna bénir la pieuse association, établie sous ce titre par Don Bosco, et destinée à procurer à ses œuvres les aumônes dont elles ont besoin et les prières qui leur sont si nécessaires. Les coopérateurs reçoivent gratuitement, tous les mois, un *Bulletin*, qui leur raconte les progrès des Oeuvres Salésiennes et leur indique les Indulgences nombreuses qui, dès ici-bas, sont la récompense précieuse de leur coopération.

Nous avons dit que Léon XIII avait renouvelé les bénédictions, les encouragements de Pie IX. Nous ne raconterons pas en quels termes pleins de ten-

dresse Léon XIII daignait assurer à Don Bosco que le souverain Pontife serait *Cardinal-Protecteur* de la Congrégation de Saint-François de Sales. En terminant cette notice destinée à donner une idée des œuvres de Don Bosco et destinée aussi à implorer en leur faveur le généreux concours des catholiques, il nous a paru que nulle parole n'atteindrait mieux ce double but que la parole même du souverain Pontife. Qu'il nous soit donc permis de corroborer tout ce que nous avons dit, par ces paroles que nous avons recueillies avec une filiale admiration dans l'Encyclique de Léon XIII : *Quod apostolici muneris*, datée de Rome le 28 décembre 1878. Après avoir montré, dans les erreurs modernes, la cause principale des maux qui écrasent la société, le successeur de saint Pierre ajoute : « Pour vous, vénérables Frères, « qui connaissez l'origine et la nature de tous « les maux accumulés sur le monde, appliquez- « vous de toute l'ardeur et de toute la force de « votre esprit, à faire pénétrer et à inculquer « profondément dans toutes les âmes la doctrine « catholique. Faites en sorte que, dès leurs plus « tendres années, tous s'accoutument à avoir pour « Dieu un amour de fils et à vénérer sa volonté, à « se montrer déferents pour la majesté des princes « et des lois, à s'abstenir de toutes convoitises et à « garder fidèlement l'ordre que Dieu a établi, soit

« dans la société civile, soit dans la société domes-
« tique..... Enfin ,
« comme les sectateurs du socialisme se recrutent
« surtout parmi les hommes qui exercent les diverses
« industries ou qui louent leur travail et qui, impa-
« tients de leur condition ouvrière, sont plus facile-
« ment entraînés par l'appât des richesses et la pro-
« messe des biens, il nous paraît opportun d'encou-
« rager les sociétés d'ouvriers et d'artisans qui,
« instituées sous le patronage de la religion, savent
« rendre tous leurs membres contents de leur sort
« et résignés au travail, et les portent à mener une
« vie paisible et tranquille. »

Nous prenons la liberté de recommander plus particulièrement aux sérieuses méditations des vrais catholiques, ces paroles du souverain Pontife.

Puissent toutes nos villes de France favoriser, par des aumônes abondantes, ces ATELIERS CHRÉTIENS ! Les Oratoires de Saint-Léon, de Saint-Pierre et de Saint-Isidore nous donneront certainement bientôt le consolant spectacle des merveilles qui se perpétuent à l'oratoire Saint-François de Sales à Turin.

Favoriser les OEuvres de Don Bosco, c'est faire acte de bon catholique ; c'est, par conséquent, comprendre et sauvegarder les intérêts de sa patrie.

Notre terre de France où toutes les OEuvres, ins-

pirées par la charité catholique, sont assurées de rencontrer de généreux protecteurs, ne sera pas moins favorable, espérons-le, aux OŒuvres de Don Bosco que le sol d'Italie. Heureux ceux qui contempleront le grain de sénévé devenu un grand arbre ! Plus heureux encore ceux qui pourront se rendre ce témoignage, que, par leurs aumônes abondantes, ils auront favorisé son développement et fortifié ses racines !

Les personnes désireuses de seconder par leurs souscriptions, les développements nécessaires de l'ORATOIRE SAINT-LÉON, peuvent s'adresser ou à Monsieur le Directeur de l'Oratoire, 9, rue Beaujour, ou à Monsieur le Curé de Saint-Joseph, rue des Princes, Marseille.

Les souscriptions destinées à l'*Oratoire de Saint-Pierre de Nice* doivent être adressées à Monsieur le directeur du Patronage, 4, place d'Armes, Nice.

Les souscriptions destinées aux *Etablissements Agricoles*, doivent être adressées à Monsieur le Directeur de l'Orphelinat Saint-Joseph, à la Navarre, près la Crau-d'Hyères (Var).

Messieurs les Directeurs des Oratoires ont mission d'inscrire dans l'Association des Coopérateurs Salésiens, toutes les personnes heureuses de prier pour les OŒuvres de Don Bosco, et désireuses de les soutenir par leurs aumônes.